

Brunetti avait découvert que compter silencieusement jusqu'à quatre et recommencer aussitôt lui évitait de penser à autre chose. Cela ne l'empêchait pas de voir que le temps était paré de toutes les grâces du printemps ; il lui suffisait de regarder, au-dessus des têtes qui l'entouraient, la cime des cyprès sur un fond de ciel pommelé de nuages, pour admirer un spectacle plaisant. Et il n'avait qu'à se tourner légèrement pour apercevoir au loin un mur de brique au-delà duquel, savait-il, s'élevaient les dômes de San Marco. Compter était une sorte de contraction mentale, comme quand on rentre les épaules dans l'espoir qu'en réduisant la surface de son corps exposé au froid, on sentira moins celui-ci. Ainsi, en exposant moins son esprit à ce qui se passait devant lui, il pensait pouvoir diminuer la douleur.

Paola, qui se tenait à sa droite, glissa son bras sous le sien et ils se mirent à avancer d'un même pas. Son frère Sergio se tenait à sa gauche avec son épouse et deux de ses enfants. Raffi et Chiara marchaient derrière leurs parents. Il se tourna, jeta un coup d'œil à ses rejetons et leur adressa un sourire incertain, qui se dissipa rapidement dans l'air matinal. Chiara lui rendit son sourire ; Raffi baissa les yeux.

Brunetti serra le bras de Paola. Elle avait glissé sa mèche rebelle derrière son oreille gauche ; elle portait les boucles d'oreilles en or et lapis-lazuli qu'il lui avait offertes pour Noël, deux ans auparavant. Leur bleu était moins foncé que celui du manteau qu'elle portait. Bleu et non pas noir. Quand avait-on cessé, se demanda-t-il, de porter du noir pour les enterrements ? Il se rappelait celui de son grand-père, où tous les membres de la famille étaient vêtus de noir ; en particulier les femmes, qui avaient l'air de pleureuses professionnelles lors de funérailles victoriennes, même si cela se passait bien avant qu'il sache quoi que ce soit des romans victoriens.

Le frère aîné de son grand-père était alors encore en vie et avait accompagné le corbillard dans ce même cimetière, sous ces mêmes arbres, derrière un prêtre qui avait dû réciter les mêmes prières. Brunetti se souvenait que le vieil homme avait pris avec lui une motte de terre de sa ferme des environs de Dolo – disparue depuis longtemps sous le macadam de l'autoroute et les usines du secteur. Il n'avait pas oublié comment son grand-oncle avait sorti son mouchoir de sa poche tandis qu'ils se tenaient, silencieux, devant la fosse ouverte dans laquelle on descendait le cercueil. Ni comment le vieillard – qui devait être alors largement nonagénaire – avait déplié le tissu, pris la petite motte de terre et l'avait laissée tomber sur le cercueil.

Ce geste était resté l'un des souvenirs les plus mystérieux de sa jeunesse. Il n'avait jamais compris pourquoi son grand-oncle l'avait fait ; d'ailleurs, personne, dans sa famille, n'avait pu le lui expliquer. Il se demandait maintenant, tandis qu'il se tenait là, si toute la scène n'avait pas été le fruit de l'imagination surmenée d'un enfant, réduit au silence par la vue de la plu-

part des gens qu'il connaissait enveloppés de noir, et par la confusion créée dans son esprit par sa mère, qui avait tenté de lui expliquer ce qu'était la mort. Il n'avait que six ans.

À présent, elle le savait, pensa-t-il. Ou pas. Brunetti avait tendance à croire que le plus affreux, dans la mort, tenait précisément à l'absence de conscience ; au fait que le mort cessait de savoir, cessait de comprendre, cessait tout. Le début de sa vie avait été bercé de mythes : le petit Jésus dans sa crèche, la résurrection de la chair, un monde meilleur réservé aux personnes bonnes et pieuses.

Son père, cependant, n'y avait jamais cru : une autre constante de l'enfance de Brunetti. Mécréant silencieux, son père ne faisait jamais de commentaires sur la foi affichée de son épouse. Il n'allait jamais à l'église, s'absentait lorsque le prêtre venait bénir la maison, n'assista ni au baptême de ses enfants, ni à leur première communion, ni à leur confirmation. Lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, Brunetti père marmonnait : « *Scioccheze* », ou encore : « *Roba da donna* », sans s'étendre davantage. Ses deux fils étaient libres de le suivre dans sa conviction que les obligations religieuses restaient l'affaire délirante des femmes, ou l'affaire de femmes délirantes. Mais il s'était fait avoir, à la fin, songea Brunetti. Un prêtre avait été introduit dans la chambre d'hôpital où il se mourait pour lui administrer les derniers sacrements, et une messe avait été dite à ses funérailles.

Tout cela avait sans doute simplement eu pour objectif de consoler sa veuve. Brunetti avait vu mourir assez de gens pour savoir de quel grand réconfort pouvait être la foi pour ceux qui restaient. C'était peut-être ce qu'il avait eu inconsciemment à l'esprit lors de

l'une de ses dernières conversations avec sa mère, du temps où elle était encore lucide. Elle vivait toujours chez elle, mais ses fils avaient engagé la fille des voisins pour venir passer ses journées avec elle, et bientôt ses nuits.

Au cours de la dernière année, alors qu'elle leur avait entièrement échappé comme elle avait échappé au monde, elle avait arrêté de prier. Son chapelet, naguère un objet précieux pour elle, avait disparu de sa table de nuit, de même que le crucifix. Et elle avait cessé d'assister à la messe, même si la jeune femme qui s'occupait d'elle lui proposait souvent de s'y rendre.

« Pas aujourd'hui », répondait-elle invariablement, comme si elle se gardait la possibilité d'y aller le lendemain ou le surlendemain. Elle s'en était tenue à cette réponse jusqu'à ce que la jeune femme et les membres de la famille Brunetti s'abstiennent de lui poser la question. Non qu'ils n'étaient plus curieux de connaître ses pensées, simplement, ils ne le montraient plus. Avec le temps, son comportement devint de plus en plus inquiétant : certains jours, elle ne reconnaissait même plus ses fils, alors qu'elle pouvait avoir une conversation animée avec eux sur les voisins ou ses petits-enfants, le lendemain. Puis les proportions s'inversèrent, et les jours où elle se rappelait qu'elle avait des voisins se firent de plus en plus rares. Par une fin d'après-midi d'hiver au froid mordant, six années auparavant, Brunetti était allé la voir pour prendre le thé avec elle et déguster les petits gâteaux qu'elle avait cuits le matin même. C'était un hasard qu'elle ait fait de la pâtisserie ce jour-là ; en réalité, on lui avait dit trois fois que son fils venait, mais elle ne s'en souvenait plus à son arrivée.

Pendant qu'ils goûtaient, elle lui avait décrit une paire de chaussures qu'elle avait vue dans une vitrine, la veille, et qu'elle aurait aimé acheter. Brunetti, qui savait qu'elle n'était pas sortie de chez elle depuis six mois, offrit néanmoins d'aller les chercher pour elle, si elle lui indiquait où se trouvait le magasin. Elle lui lança alors un regard blessé, mais elle se reprit et lui répondit qu'elle préférait y aller elle-même pour les essayer.

Elle avait ensuite baissé les yeux sur sa tasse de thé, faisant semblant de ne pas avoir remarqué son trou de mémoire. Pour détendre l'atmosphère, Brunetti lui avait demandé de but en blanc : « *Mamma*, est-ce que tu crois à tous ces trucs sur le Ciel et la vie éternelle ? »

Elle avait alors levé les yeux sur son fils cadet, et celui-ci avait remarqué à quel point les iris étaient troubles. « Le Ciel ? demanda-t-elle.

– Oui. Et Dieu. Tout ça. »

Elle avait bu une petite gorgée de thé et s'était penchée pour reposer la tasse dans la soucoupe. Puis elle s'était redressée – elle s'était toujours tenue bien droite, et cela jusqu'à la fin. Elle lui avait souri, comme toujours lorsque Guido lui posait une question à laquelle il était si difficile de répondre. « Ce serait merveilleux, non ? » avait-elle alors répondu, avant de lui demander de lui servir encore un peu de thé.

Paola s'arrêta à côté de lui et il en fit autant, brusquement tiré de ses souvenirs et ramené au lieu où ils se trouvaient et à ce qui s'y déroulait. Un peu plus loin, dans la direction de Murano, un arbre était en fleur. Des fleurs roses. Un cerisier ? Un pêcher ? Il ne savait trop, ne s'y connaissant guère en arbres, mais le rose

lui fit plaisir ; c'était une couleur qu'avait toujours aimée sa mère, même si elle ne lui allait pas. La robe qu'elle portait, à l'intérieur de cette boîte, était grise, en laine légère ; elle la possédait depuis des années mais ne la mettait que rarement, disant en plaisantant qu'elle voulait être enterrée avec. Bon.

Une rafale soudaine de vent fit battre le surplis violet du prêtre. Celui-ci s'immobilisa à côté de la tombe et attendit que les gens se disposent autour, formant un ovale désordonné. Ce n'était pas le prêtre de la paroisse, celui qui y disait la messe, mais un camarade de classe de Sergio, jadis un proche de la famille, aujourd'hui aumônier de l'hôpital civil. À côté de lui, un homme au moins aussi âgé que la mère de Brunetti tenait un récipient en laiton dont le prêtre sortit un goupillon mouillé. Priant dans un murmure que seules les personnes les plus proches pouvaient entendre, il fit le tour du cercueil et l'aspergea d'eau bénite. Il devait regarder où il mettait les pieds : de chaque côté de la tombe étaient disposées des couronnes ornées de rubans portant des messages d'amour en lettres d'or.

Brunetti regarda au-delà du prêtre, vers l'arbre en fleur. Une deuxième rafale de vent agita les branches et un nuage de pétales se détacha et dansa dans l'air avant de tomber lentement à terre, entourant le tronc d'une auréole rose. Quelque part dans les branches, au milieu des fleurs, un oiseau se mit à chanter.

Brunetti détacha son bras de celui de Paola et s'essuya les yeux du revers de sa manche. Quand il les rouvrit, un nouveau nuage de pétales s'envolait de l'arbre ; ses larmes le lui firent voir double, jusqu'à ce que l'horizon ne fût plus qu'une brume rose.

Paola lui prit la main et la lui serra, lui laissant en même temps un mouchoir bleu clair dedans. Brunetti

s'essuya les yeux et glissa le carré de tissu dans sa poche. Chiara s'avança sur sa gauche et le prit par la main. Elle la tint pendant qu'étaient dites les prières, des mots emportés par le vent. Les croque-morts se placèrent de part et d'autre du cercueil pour s'emparer des cordes et le faire descendre dans la terre. Brunetti connut un moment de sidération, croyant voir son grand-oncle de Dolo, mais ce n'était que l'un des terrassiers qui jetait de la terre sur le cercueil. Il sonna creux, au début, mais lorsqu'il fut recouvert d'une première couche fine, le bruit changea. Le printemps avait été humide, jusqu'ici, et les lourdes mottes faisaient un bruit sourd en tombant. Encore. Et encore.

Puis quelqu'un, de l'autre côté, peut-être le fils de Sergio, jeta un bouquet de jonquilles dans la tombe et se détourna. Les terrassiers s'interrompirent, appuyés sur leur pelle, et l'assistance saisit cette occasion pour rebrousser chemin sur l'herbe toute fraîche du printemps, et marcher en direction du portail et de l'embarcadère du vaporetto. Les conversations reprurent, d'abord entrecoupées de silences, chacun essayant de trouver ce qu'il était bon d'exprimer ou, à défaut, débitant au moins une banalité.

Le 42 arriva et tout le monde monta à bord. Brunetti et Paola préférèrent rester dehors. La pénombre de la cabine lui donnait soudain une impression de froid. Ce qui n'avait été qu'une brise entre les murs du cimetière s'était transformé en vent, et Brunetti ferma les yeux et baissa la tête pour y échapper. Paola s'appuya contre lui et, sans rouvrir les yeux, il lui passa un bras sur les épaules.

Le moteur changea de régime, le bateau ralentit en arrivant à Fondamenta Nuove pour dessiner la grande courbe qui devait l'amener jusqu'au quai. Brunetti sentit

le soleil lui réchauffer le dos. Il leva la tête, ouvrit les yeux et observa une muraille de laquelle dépassaient des clochers épars.

« On en aura bientôt fini, dit Paola. On passe chez Sergio et après le déjeuner, on pourra aller se promener. »

Il hocha la tête. Ils se rendraient chez son frère pour remercier les amis venus se joindre à eux, puis la famille irait déjeuner. Après quoi, lui et Paola – et les enfants, s'ils en avaient envie – iraient flâner du côté des Zattere ou des Giardini, pour profiter du soleil. Il avait envie de faire une longue marche, de voir des endroits qui lui feraient penser à sa mère, d'acheter quelque chose dans une des boutiques qu'elle affectionnait, peut-être de pousser jusqu'aux Frari et d'allumer un cierge devant l'*Assunzione*<sup>1</sup>, une peinture qu'elle avait toujours aimée.

Le bateau se rapprocha du débarcadère. « Il n'y a rien..., commença-t-il, mais il s'interrompt, ne sachant trop ce qu'il voulait dire.

– Il n'y a rien d'autre à se rappeler d'elle que ce qui était bien », acheva Paola pour lui. Oui, c'était exactement cela.

1. L'*Assomption* du Titien. (Toutes les notes sont du traducteur.)

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*The Girl of his Dreams*

ÉDITEUR ORIGINAL

William Heinemann, Londres, 2008

© Donna Leon et Diogenes Verlag AG, Zurich, 2008

ISBN 978-2-7578-2649-2

(ISBN 978-2-7021-4140-3, 1<sup>re</sup> publication)

© Calmann-Lévy, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.